

Monsieur le Président,
Monsieur le Maire,
Mesdames et Messieurs,

Nous sommes très heureux de recevoir, mon mari et moi-même, ce prix décerné par le Conseil de la Fondation pour Genève.

L'avons-nous réellement mérité ? Nous n'avons guère fait que suivre nos penchants. Le souci de développer le rayonnement de Genève n'était pas précisément au centre de nos préoccupations, non pas par indifférence, mais simplement parce que nous étions bien trop absorbés par nos diverses entreprises. On a si peu de temps pour réaliser tout ce que l'on peut envisager. Ce prix, tombé du ciel, a eu l'avantage de nous faire découvrir que nous sommes finalement plus nombreux à partager les mêmes préoccupations, les mêmes intérêts, que nous ne l'imaginions. Que vous soyez ici ce soir vous inclut au nombre de nos amis, et j'aimerais à ce titre vous expliquer le pourquoi et le comment de notre trajectoire.

Collectionner était une habitude familiale. Tout le monde le faisait, trouvait tout à fait normal d'encombrer les meubles et les espaces disponibles de toutes sortes d'objets qui pouvaient sembler hétéroclites, tant par leur provenance que par leur ancienneté diverse, mais qui n'étaient jamais indifférents, jamais anodins, surtout jamais sans qualité. Arrivant dans la demeure de ma tante et de mon cousin, il était normal que votre oeil ou votre attention soit capté par quelque chose de nouveau ou d'inattendu, et de même qu'aujourd'hui avec la généralisation des téléphones portables, on commence la conversation en demandant : «où êtes-vous?», on s'enquérirait immédiatement de la provenance de l'objet de sa curiosité, si la chose n'était pas évidente, bien sûr. En rejoignant plus tard ce clan, Jean Paul n'a éprouvé aucune difficulté à se mettre au diapason, et mieux encore, car même en culottes courtes, il avait suivi un chemin comparable.

Pour beaucoup, cette activité de collectionneur s'apparente à une marotte permettant de combler les vides d'une conversation, en même temps qu'elle vous confère une touche d'originalité souhaitable. On catalogue un collectionneur d'après le genre d'objets qu'il recherche, et aussi d'après le nombre et la valeur de ses acquisitions, dont l'éclat peut rejaillir sur lui.

A part Lamartine, se demandant dans une envolée restée célèbre si *les objets inanimés avaient une âme*, ce genre de préoccupation n'a guère mobilisé les foules. Aujourd'hui, notre relation avec eux s'établit selon toutes sortes de critères, à des niveaux différents. Nous y décelons des témoins, des vestiges porteurs d'informations plus ou moins importantes, nous leur reconnaissons aussi une charge émotionnelle.

Parce qu'il aime avec discernement ces objets qu'il rassemble et qu'il serait souvent le seul capable, à une certaine époque, d'en percevoir la qualité, le collectionneur assume à leur égard une responsabilité. Bien des vestiges du passé ont été sauvés de l'indifférence, voire de la destruction, par l'engagement isolé d'un amateur perspicace. C'est une charge qui peut être très lourde. Je vous rappelle le merveilleux personnage campé par Balzac dans le *Cousin Pons*, un livre dont mon père ne put achever la lecture, bouleversé qu'il était par la description du sort réservé au héros par l'incompréhension de son milieu.

Il faut insister sur l'aspect bilatéral de la relation qui s'établit entre l'amateur et sa collection. On a trop tendance à ne voir en lui que l'esclave de sa passion, comme le font certains psychologues. Souvent, c'est l'œuvre qui a besoin de lui, de son respect, de son engagement. Je ne parle pas, bien sûr, de ces œuvres d'art répertoriées, étalonnées, qui poursuivent une carrière aseptisée sous une protection vitrée, quand on ne leur inflige pas l'outrage suprême pour ce qui devrait être vu : la conservation dans un coffre. Ce que je vise, ce sont ces innombrables créations du genre humain, surgissant sous toutes les latitudes, à toutes les époques, revêtant des milliers de formes et recourant à tous les matériaux pour engager enfin le dialogue avec un étranger, celui-là même qui, plus curieux et plus attentif, saura les reconnaître, les apprécier : celui qui « a l'œil ». Comment dire mieux ?

Ainsi réagissait spontanément mon père, âgé de vingt et quelques années, découvrant l'abstraction d'un Kandinsky à Chicago en 1913 : «Je ne savais pas ce que c'était, mais je savais que là, il y avait quelque chose». Tout le reste est littérature.

Ainsi s'explique l'importance de l'initiative privée. Nous lui devons nombre des 800 musées qu'abrite notre pays, avec des succès divers, bien sûr. Environ 80% des fonds de leurs collections proviennent de donations privées. Les achats des collectionneurs privés collent au temps, car leur possibilité de décision est plus rapide, plus souple que celle des institutions étatiques. Et c'est souvent la fleur de leurs découvertes que reçoivent un jour les musées, de quoi meubler bien plus que des dimanches de pluie.

C'est pour renforcer encore cette initiative privée qu'existe depuis une dizaine d'années l'Association Suisse des Collectionneurs. Elle a permis d'exprimer avec plus de force l'opposition à la signature de la Convention de l'Unesco, largement recommandée à un certain moment par des gens aussi bien intentionnés que mal informés. Dans les milieux sérieux de l'art, il n'a jamais été question de favoriser des pratiques douteuses ou condamnables. Mais il faut rappeler que dans ce domaine, les lois existantes, nées d'une longue vigilance, avaient fait leurs preuves.

Plus de contraintes aurait limité les échanges, empêché les expositions plus ambitieuses. Le temps et l'évolution des événements nous ont donné raison.

Près d'un quart de siècle s'est écoulé depuis l'ouverture de notre musée, inauguré à l'occasion de la visite à Genève d'amis et de membres du Musée d'Art Moderne de New York. Mon père était mort deux mois auparavant. Je suis sûre que cette nouvelle invention de son gendre l'aurait beaucoup amusé, lui qui, apprenant de Jean Paul son acquisition du château de Lucens en 1960, lui disait simplement : «Vous avez acheté ce château ? Et vous êtes collectionneur ? Eh bien, continuez !»

Depuis, comme les temps ont changé, ces arts primitifs, si incompris, ont acquis droit de cité, même au Louvre. S'ils sont encore contestés, plus personne n' imagine avoir le droit d'exercer un jugement définitif et sans discernement au nom de l'instance supérieure du bon goût. Le langage universel que l'art nous offre ne saurait être bridé par un refus d'utilisation de toutes les expressions existantes. Rien n'est plus gratifiant que la confrontation d'œuvres provenant de cultures diverses. Alors s'établissent des dialogues inespérés, qui débouchent sur des propositions inattendues, fructueuses et génératrices de perspectives nouvelles. C'est ce qui vous attend lors de la visite de l'exposition *La Création du monde – Fernand Léger et l'art africain* au Musée d'Art et d'Histoire pour laquelle Cäsar Menz et son équipe ont déployé tout leur talent et leur savoir-faire.

S'ouvrir aux multiples aspects de la création humaine permet à chacun d'accéder à ces hautes sphères de l'aventure spirituelle auxquelles nous aspirons inconsciemment. On y découvrira, avec l'ouverture d'esprit, la tolérance et la générosité. En nous permettant de lui rendre hommage, Genève reste fidèle à une vieille tradition humaniste qui a fait sa réputation dans le passé et dont le rayonnement n'est pas prêt de s'éteindre. Nous sommes heureux d'y avoir été associés.

Monique Barbier-Mueller

Musée d'art et d'histoire, Genève, le 6 novembre 2000